



## La peur dans la célébration médiatique du traité de Rome : un opérateur d'identité collective européenne ? Comparaison franco-allemande (1967-2017)

Juliette Charbonneaux

### 1. Introduction

Dans un ouvrage intitulé *Europe, mémoire et emblèmes*, Michel Pastoureau et Jean-Claude Schmidt insistaient sur l'importance de la « romanité », arguant que « si l'Europe peut présenter au reste du monde une certaine unité de civilisation, c'est d'abord à Rome, ou plutôt à l'immense empire romain qu'elle le doit » (Pastoureau et Schmidt 1990 : 51). En 1957, la signature du traité de Rome instaurant la CEE (Communauté Économique Européenne) achevait d'institutionnaliser le lien entre la cité millénaire et la construction d'une unité européenne. Avec elle et au-delà du caractère d'abord économique du traité, l'une des peurs majeures du XXe siècle, celle de la guerre mondiale, semblait pouvoir être rendue caduque. Depuis, cet événement fait l'objet de commémorations régulières qui l'instaure en acte fondateur de l'Europe contemporaine en rappelant notamment cette dimension émotionnelle liée à cette peur passée. Parmi les acteurs de ce travail de mémoire figurent les médias de « référence » des différents pays signataires qui, en célébrant le traité à chacun de ses anniversaires décennaux, au moins, participent à son institution en tant que rituel commémoratif.

Dans cette perspective, et suivant en cela Jean Davallon, cet article propose « d'examiner (...) [des] aspects du rituel de la commémoration comme opérateur d'identité collective » autour de la question suivante : en quoi le traitement médiatique commémoratif participe-t-il de la représentation de la peur et de sa ritualisation en tant, précisément, qu'opérateur d'identité collective européenne ? Nous adoptons une définition élargie de la peur, alors envisagée comme « état affectif plus ou moins durable, pouvant débiter par un choc émotif, fait d'appréhension (pouvant aller jusqu'à l'angoisse) et de trouble (...), qui accompagne la prise de conscience ou la représentation d'une menace ou d'un danger réel ou imaginaire » (Davallon, Dujardin, Sabatier 1994 : 27).

L'enjeu consiste donc ici à analyser la participation des journaux à cette représentation émotionnelle, en considérant avec Jean-François Tétu que « derrière le brandissement de l'émotion comme dénominateur commun de l'humanité figure un présupposé de nature politique, qui trouve dans une

situation émouvante, euphorique ou dysphorique, une façon de dire l'ordre ou le désordre du monde » (Tétu 2004 : 34).

C'est dans cette perspective que nous proposons d'envisager la représentation de la peur comme une activité au potentiel cohésif, car susceptible de rassembler autour d'un horizon qui, aussi négatif soit-il, est présenté comme commun. Peut-on alors affirmer que les journaux contribuent à faire de l'Europe une préoccupation collective et, plus encore, une cause commune, en exprimant en continu des peurs ou, dans une version atténuée, des craintes à son propos ? Et quelles sont-elles ? « Les émotions sont contagieuses. Elles impliquent des rapports d'homme à homme, des relations collectives », écrivait Lucien Febvre (Febvre 1987 : 98). Dans quelle mesure peut-on alors observer une « contagion » de la peur, au sujet de l'Europe, dans, par et entre les discours médiatiques de deux états concernés en premier lieu par ce processus de construction européenne, la France et l'Allemagne ?

Pour traiter ces questions, la comparaison confronte deux titres de « référence », français et allemand, *Le Monde* et la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* (FAZ). Au-delà de leur réputation, tous deux ont en commun d'être nés dans des contextes proches (reconstruction de leurs systèmes politiques respectifs), de faire de la couverture de l'actualité internationale un cheval de bataille et d'avoir accompagné en continu la construction européenne (Charbonneau 2015). Nous avons procédé à l'analyse sémio-discursive d'un corpus composé de productions hétérogènes<sup>1</sup>, prélevées en diachronie dans les deux titres, de mars 1967 à mars 2017, à chaque anniversaire décennal ainsi que pour le 25<sup>e</sup> anniversaire du traité, en mars 1982. Ce prélèvement permet, déjà, d'observer un comportement commémoratif en hausse, en termes d'espace éditorial attribué à cette occasion, ce qui est significatif du rôle que s'attribuent les deux journaux dans la perpétuation d'une mémoire européenne. Il fait également apparaître deux régimes de temporalité, autour desquels s'organisent les deux temps de cet article, prenant pour cela appui sur les propositions de Bernard Lamizet qui attire l'attention sur « l'importance de la datation, de la scansion temporelle, dans le récit de l'événement représenté » (Lamizet 2006 : 23) : le futur-présent sous forme d'attente, d'espoir ou de crainte (1), et le passé-présent sous forme de mémoire (2).

## 2. Regards vers le futur : horizons d'attente craintifs

« En prenant pour objet l'Europe politique, on est cependant confronté en permanence à la question du temps. Le thème de la durée est très présent dans cet univers » (Abélès 1997). Ce propos, formulé par Marc Abélès au sujet des institutions européennes, peut tout à fait être transposé au cas du discours médiatique. En effet, le thème de la durée y apparaît tout aussi prégnant, à travers des types de scansions temporelles que l'on peut envisager comme la

<sup>1</sup> Sont envisagés comme relevant du discours, l'ensemble des signes inscrits sur le support journalistique, soit aussi bien les énoncés textuels que les cadres éditoriaux dans lesquels ils viennent s'inscrire.

manifestation sémiotique d'« horizons d'attente » dans la perspective empruntée par Paul Ricœur à Reinhart Koselleck. Dans *Temps et récit*, le philosophe en explique l'intérêt de la manière suivante : « Le terme d'attente est assez vaste pour inclure l'espoir et la crainte, le souhait et le vouloir, le souci, le calcul rationnel, la curiosité, bref toutes les manifestations privées ou communes visant le futur ; (...) l'attente relative au futur est inscrite dans le présent ; c'est le *futur-rendu-présent* (*vergegenwärtige Zukunft*), tourné vers le pas encore » (Ricœur 1985 : 376). Les anniversaires du traité de Rome permettent ainsi de constater que les deux journaux participent à l'institutionnalisation de l'Europe comme futur commun en exprimant deux types de manifestations de crainte, à son égard et liés à deux types de temporalités distincts : des craintes conjoncturelles relatives à l'appréhension d'un futur proche, engagé par un changement politique en cours, et d'autres, plus structurelles, liées à un futur plus lointain, demeurant souvent indéfini.

### 2.1 Appréhensions face à la construction européenne

Le travail de l'information, comme l'a formulé Jean-François Tétu, « produit une nouvelle perception du temps, fondée (...) sur le changement lui-même, i.e. sur l'attente d'un futur que laisse imaginer le changement présent » (Tétu 2000 : 71). C'est précisément dans cette dimension de l'information que vient se loger l'expression de « peurs conjoncturelles ».

De la première commémoration décennale, en 1967, à l'ère post-Maastricht, les appréhensions formulées par les deux journaux concernent avant tout la possibilité de construire l'Europe et, surtout, laissent entrevoir des « horizons d'attente » désynchronisés. Dès les débuts, la *FAZ* regarde l'avenir européen dans une perspective elle-même supranationale, dominée par un champ lexical qui tourne autour de trois termes récurrents, « inquiétudes » (*Sorgen*), « danger » (*Gefahren*), « cauchemars » (*Alpträume*). Ainsi, tandis qu'en 1967, la commémoration ne préoccupe que peu le journal français – bien plus attentif à la guerre du Vietnam – la *FAZ* s'inquiète de l'équilibre des forces entre Europe et États-Unis et invite à écarter toute tentation de « nationalisme européen » dans un éditorial intitulé « L'Europe et les inquiétudes »<sup>2</sup>. En 1977, c'est la potentielle arrivée des communistes dans les différents gouvernements européens qui inquiète le journal allemand. « Que se passera-t-il si les communistes sont associés au pouvoir en France ou en Italie »<sup>3</sup>, se demande Heinz Stadlmann le 25 mars, avant d'évoquer cet horizon comme relevant du paradigme des « cauchemars légitimes » qu'a alors à vivre l'Europe<sup>4</sup>. En 1982, l'épineuse question de la participation financière de la Grande-Bretagne à la politique agricole commune conduit Heinz Stadlmann à estimer qu'« il ne faut pas compter sur un apaisement à l'occasion des festivités pour le 25<sup>e</sup> anniversaire

<sup>2</sup> « *Europa und die Sorgen* », *FAZ*, 25/03/1967, 1.

<sup>3</sup> Nous traduisons de l'allemand : « *Was wird wenn in Frankreich oder Italien die Kommunisten an der Macht beteiligt werden ?* », « *Alle halten am Vertrag von Rom fest* », *FAZ*, 25/03/1977, 12.

<sup>4</sup> « *verantwortliche Alpträume* », *ibidem*.

de la communauté ». « Compte tenu des tensions internes à la CEE, personne n'est d'humeur à la fête »<sup>5</sup>, ajoute-t-il en chute d'article. En 1997, la nature des craintes a changé mais le ton pessimiste demeure. L'éditorial du 25 mars, titré « Les doutes des Européens »<sup>6</sup>, donne à lire ceci :

À trois mois de la résolution prévue à Amsterdam, les diplomates sont aussi désemparés qu'il y a un an. Par là, c'est aussi l'élargissement de l'Union à l'Est qui se trouve mis en péril. (...) Il n'en va pas beaucoup mieux de la conférence gouvernementale sur la révision du traité de Maastricht. On ne peut toujours pas parler de négociations sérieuses parce que de grandes divergences d'opinion demeurent, pas tant au sujet des buts que des méthodes. L'introduction de l'euro au moment prévu pourrait devenir un cauchemar<sup>7</sup>.

Rien de tel dans *Le Monde* durant ces mêmes décennies : les préoccupations conjoncturelles concernant le futur de l'Europe s'accompagnent de la dénonciation d'un attentisme national. C'est ce que déplore Pierre Drouin en mars 1982 dans une chronique intitulée « Pourquoi la pâte n'a pas levé » :

À l'heure où le monde industrialisé va mettre sur la table tous les sujets brûlants concernant la sécurité économique, on en est sur les bords de la Seine, à traiter gravement des questions de préséance. On aura donc – pour paraphraser Schopenhauer – le monde sans volonté et sans représentation<sup>8</sup>.

« La France, c'est le moins qu'on puisse dire, a un langage européen ni parfaitement clair, ni parfaitement volontaire », regrettera à son tour André Fontaine cinq ans plus tard, pour le 30<sup>e</sup> anniversaire du traité<sup>9</sup>. « Europe pathétique » peut-on lire encore sous la plume de Claire Tréan en 1997. Suite à l'effondrement du gouvernement albanais et à l'échec d'une concertation européenne visant à organiser l'aide humanitaire en Albanie, la journaliste évoque la question de « la sécurité de l'Europe » en ces termes :

Lorsque le ministre français (De Charette) propose de construire une défense européenne en s'appuyant d'abord sur la volonté politique de l'Union (...), on se demande de quelle réalité il parle. Cette Europe-là n'existe pas ni ne veut pour l'instant exister<sup>10</sup>.

<sup>5</sup> « So kann sich bei den Feiern zum 25. Gründungstag der Gemeinschaft, keine Beruhigung einstellen. Zum Feiern ist angesichts der inneren Spannungen in der EG niemandem zumute », « Zum 25. Jahrestag ein kleines Wunder », FAZ, 25/03/1982, 6.

<sup>6</sup> « Die Zweifel der Europäer », FAZ, 25/03/1997, 1.

<sup>7</sup> « Drei Monate vor dem geplanten Abschluss in Amsterdam sind die Diplomaten so ratlos wie vor einem Jahr. Damit gerät auch die Ost-Erweiterung der Gemeinschaft in Gefahr. Nicht viel besser sieht es mit der Regierungskonferenz zur Überarbeitung des Maastrichter Vertrages aus. Von ernsthaften Verhandlungen kann noch immer nicht gesprochen werden, weil weniger über die Ziele als über die Methoden unverändert grosse Meinungsgräben bestehen. Die pünktliche Einführung des Euro könnte zum Albtraum werden », *ibidem*.

<sup>8</sup> *Le Monde*, 25/03/1982, 2.

<sup>9</sup> « La CEE, trente ans après : relancer la machine communautaire », *Le Monde*, 25/03/1987, 1.

<sup>10</sup> *Le Monde*, 26/03/1997, 2.

## 2.2 Appréhensions face à l'éventualité d'une déconstruction

L'Europe se construisant au gré des traités (après Maastricht, après Amsterdam, après Nice, après Lisbonne) le projet, d'idéal régulateur source de craintes, devient peu à peu objet à réguler. Et, dans ce processus, les projections françaises et allemandes tendent à coïncider. Les regards portés sur le futur européen par *Le Monde* ne se limitent plus aux freins nationaux mais embrassent l'échelon supranational. C'est alors la question du sentiment d'appartenance et l'appréhension face aux nationalismes qui rassemblent les deux journaux, en 2007 et 2017. Le 24 mars 2007, *Le Monde* met ainsi en garde contre « un réveil des tentations nationales au moment où les nations européennes ne peuvent plus ignorer que, seules, elles ne pèseront d'aucun poids dans le nouveau monde en gestation »<sup>11</sup>. Des propos rapportés de Jacques Delors sous la forme d'une interview publiée dans l'édition du 25-26 mars, le journal ne retient que cette phrase, pour la valoriser en exergue : « Les pays se replient sur eux-mêmes, les réflexes nationalistes reviennent »<sup>12</sup>. Dans son éditorial du 24 mars 2007, titré une nouvelle fois « Mise en danger de l'Europe », la *FAZ* exprime des préoccupations fort similaires :

Tandis que la communauté continue d'exercer une force d'attraction vis-à-vis de l'extérieur, comme le prouvent les souhaits de l'intégrer, à l'intérieur de l'Union les doutes se multiplient. (...) Et parce que les citoyens ne savent plus qui décide de quoi, de plus en plus de gens s'éloignent en leur for intérieur de l'UE<sup>13</sup>.

La crainte d'un désengagement des citoyens vis-à-vis de l'Europe s'accroît lorsque le Brexit vient lui apporter une réalité tangible, en juin 2016. On peut lire dans l'éditorial de la *FAZ* du 25 mars 2017 que « le Brexit est la confirmation évidente du fait que l'UE traverse une crise profonde » et que « presque partout à l'intérieur de l'UE les arguments anti-UE font gagner des voix »<sup>14</sup>. Le journal allemand intitule de surcroît sa série commémorative, constituée de 27 tribunes, de la question suivante : « L'Europe s'effondre-t-elle ? ». C'est également par le registre interrogatif – signe indicatif de la peur – que *Le Monde* donne à lire son appréhension :

Les Européens à vingt-sept (sans le Royaume-Uni, sur le départ) sauront-ils aller au-delà de la photo de famille pour tourner la page d'une Union européenne (UE) abîmée par ses divisions internes, le futur Brexit, faible face à la Russie menaçante de Vladimir Poutine et à l'Amérique imprévisible de Donald Trump ?<sup>15</sup>.

<sup>11</sup> « Mariage à l'européenne », *Le Monde*, 24/03/2007, 21.

<sup>12</sup> « Quand la France faisait avancer l'Europe », *Le Monde*, 25-26/03/2017, 14.

<sup>13</sup> « Während die Gemeinschaft nach aussen weiterhin eine grosse Anziehungskraft entfaltet, wie die Beitrittswünsche belegen, mehren sich innerhalb der Union die Zweifel. Immer mehr Bürger sehen Europa nicht mehr als Garanten für Frieden und Freiheit, sondern nehmen die Chiffre Brüssel als ein schwarzes Loch ungehemmter Zentralisierung wahr. » (...) « Und weil die Bürger nicht mehr wissen, wer was entscheidet, entfernen sich immer mehr Menschen innesich von der EU. Darin liegt die grösste Gefährdung Europas », « Die Gefährdung Europas », *FAZ*, 24/03/2007, p. 1.

<sup>14</sup> « Der Brexit ist der offensichtliche Beleg dafür, dass die EU in einer tiefen Krise steckt. Fast überall in der EU lassen sich mit Anti-EU-Argumenten Wählerstimmen gewinnen. », « Zurück in Rom », *FAZ*, 25/03/2017, 1.

### 2.3 Appréhensions face au risque d'inachèvement : peurs structurelles

« Ce qui frappe, en revanche, c'est la toute-puissance du présent. Un mot résume cette attitude : le vocable 'construction' toujours associé à l'Europe. Celle-ci n'en finit pas de s'édifier ; l'inachèvement est en quelque sorte la propriété maîtresse du processus communautaire », écrivait encore Marc Abélès (1997 : 12). Or, les journaux ne sont pas indifférents à cette impression : tous deux véhiculent, en continu, la crainte que l'Europe n'arrive jamais à un point d'achèvement satisfaisant, sans pour autant que ce point soit par eux clairement défini.

Cette crainte constitue ainsi le second type de peur, que nous proposons de qualifier de peurs structurelles. Elles sont présentes dès 1967, dans la séquence commémorative, pourtant alors peu étoffée, du *Monde* :

Il serait fâcheux que les chefs d'État et de gouvernement des Six renoncent, pour des raisons mineures, à se réunir en avril, comme ils l'avaient prévu, pour fêter solennellement le dixième anniversaire du traité de Rome. Ils risqueraient de laisser ainsi s'accréditer l'impression d'un malaise ou d'une chute de dynamisme au sein d'une Communauté<sup>16</sup>.

« De cette Europe, et sur ce point la plupart sont d'accord, on ne peut faire un État. La question de savoir comment cela doit continuer est certes toujours posée, mais personne n'y répond de façon convaincante », estime pour sa part la *FAZ* en 1977, dans un article intitulé « Tous s'accrochent au traité de Rome »<sup>17</sup>.

En 2017, le flou conceptuel se trouve toujours au cœur des préoccupations des deux titres. « Le plus grand problème de ce rassemblement particulier d'états est l'absence d'accord sur ce qu'il veut être et ce qu'il doit devenir »<sup>18</sup>, estime dans son éditorial du 20 mars la *FAZ* qui pointait déjà en 1997, le fait que « l'Europe court le risque de manquer des thèmes fondamentaux et d'arriver en trébuchant, faute de concept, dans le 21<sup>e</sup> siècle »<sup>19</sup>. Dans son supplément « Idées spécial Europe » conçu pour le 60<sup>e</sup> anniversaire du traité et titré « Avancer ou mourir », *Le Monde* fait pour sa part figurer en chapeau la préconisation suivante : « L'Union doit aller de l'avant pour ne pas s'étioler ». « La pause est, elle aussi, impossible : ne rien faire, c'est se condamner au délitement, à l'enlisement et à l'insignifiance », renchérit ensuite Arnaud Leparmentier dans l'article correspondant<sup>20</sup>.

C'est finalement un « risque de l'insignifiance », concept défini par Guillaume Devin au sujet des organisations internationales pour désigner à la fois un manque de visibilité – une capacité sémiotique à *signifier* – et un manque

<sup>15</sup> « À Rome, le printemps attendra », *Le Monde*, 25/03/2017, 2.

<sup>16</sup> « Un objectif politique », *Le Monde*, 25/03/1967, 1.

<sup>17</sup> « 'Mit diesem Europa, darüber sind sich die meisten einig, ist kein Staat zu machen'. 'Die Frage, wie es weitergehen soll wird zwar immer gestellt, aber von niemandem überzeugend beantwortet' », « Alle halten am Vertrag vom Rom fest », *FAZ*, 25/03/1977, 12.

<sup>18</sup> « Das grösste Problem dieses besonderen Staatenbundes ist ein anderes - seine Uneinigkeit darüber, was er sein will und werden soll », « Zurück in Rom », *FAZ*, 25/03/2017, 1.

<sup>19</sup> « Europa läuft Gefahr, seine wichtigen Themen zu verpassen und ohne Konzept ins nächste Jahrhundert zu stolpern », « Die Zweifel der Europäer », *FAZ*, 25/03/1997, 1.

<sup>20</sup> *Le Monde*, 25/03/2017, Supplément spécial, 1.

de reconnaissance d'une capacité à incarner une finalité pragmatique (Devin, Smouts 2011), que les deux journaux contribuent à représenter tout en cherchant à l'écartier. La croyance en ce risque se trouve étayée en parallèle par un autre type de regard porté, non vers l'avant mais vers l'arrière.

### 3. Retours vers le passé : justifier ou conjurer la peur ?

Dans l'ouvrage *L'Ordre du temps*, Pomian considère qu'« une multiplicité de faits devient histoire dès qu'on leur impose un ordre de succession, en les affectant, chacun, d'une date, par exemple, ou simplement en les récitant les uns après les autres » (Pomian 1984 : 37). Les séquences commémoratives étudiées ne fonctionnent pas autrement : les manifestations visant le futur et emplies de craintes se voient ainsi appuyées par le tracé parallèle de récits *du* et *au* passé que l'on peut envisager comme autant de représentations d'« espaces d'expérience » européens. La notion d'« espace d'expérience » est empruntée, comme l'était celle d'« horizon d'attente », à Koselleck par l'intermédiaire de Ricoeur ; elle désigne le « passé présent dont les événements ont été incorporés et peuvent être rendus au souvenir » (Ricoeur 1985 : 375). Ces espaces d'expérience, tels qu'ils sont narrés par les journaux, sont pour partie constitués par la succession de faits présentés comme déceptifs, et peuvent être considérés à ce titre comme autant d'arguments d'autorité en faveur du regard craintif porté sur le futur. On peut toutefois de nouveau observer, en diachronie, une désynchronisation des perceptions nationales. En effet, la construction pessimiste d'un devenir toujours synonyme d'insatisfaction se déploie dans la *FAZ* durant la première moitié de notre période d'analyse, dans *Le Monde* bien davantage durant la seconde.

Pour les 20 ans du traité, en 1977, le quotidien de Francfort propose ainsi une page consacrée au récit des « tentatives d'union réussies et ratées », dans lequel on peut lire ces mots : « Ce qui avait été lancé comme une entreprise pleine d'espoir par les pères fondateurs et qui, en 1957, apparaissait comme une nouvelle étape pour l'Europe est entre temps devenu une affaire sans éclat et peu attractive »<sup>21</sup>. On retrouve le même ton dix ans plus tard, dans un article à l'angle narratif similaire, titré « Grands projets - petits pas » (« *Grosse Pläne - kleine Schritte* ») dont le déroulé consiste en l'addition des espoirs déçus<sup>22</sup>.

En 1997, 2007, 2017, en revanche, les récits rétrospectifs proposés par le quotidien allemand se font nettement plus positifs. On voit ainsi comment le périodique pratique une poïétique du souvenir qui s'apparente au principe de la « filiation inversée », défini par Jean Davallon pour désigner le fait que le passé soit lu depuis le présent et, par conséquent, en perpétuelle reconfiguration (Davallon 2000). Ce passé européen, empli de risques, devient ainsi, avec le temps, gorgé d'espoirs et source de satisfaction pour le journal de Francfort. Le

<sup>21</sup> « Was von den Gründungsvätern als hoffnungsvolles Unternehmen begonnen worden war und 1957 als eine neue Etappe für Europa galt, ist inzwischen zu einer eher glanzlosen und wenig attraktiven Angelegenheit geworden », « Alle halten am Vertrag von Rom fest », *FAZ*, 25/03/1977, 12.

<sup>22</sup> « *Grosse Pläne, kleine Schritte* », *FAZ*, 23/03/1987, 12.

titre qui ouvre le supplément commémoratif du cinquantenaire en 2007 (« *Das Projekt Europa* ») est à cet égard significatif : « Le regard en arrière conduit vers l'avenir »<sup>23</sup>. L'éditorial de Günther Nonnenmacher du même jour, consistant précisément en une remontée chronologique du « chemin européen »<sup>24</sup>, s'achève dans des termes qui engagent la même représentation : « Ce rêve, qui pour certains est devenu un cauchemar au nom de « Superétat », s'est dissipé. Mais il a libéré suffisamment d'énergies positives pour que la vieille Europa se sauve d'elle-même au 20<sup>e</sup> siècle et pour construire la nouvelle du 21<sup>e</sup> siècle »<sup>25</sup>. Dix ans plus tard, en mars 2017, Werner Mussler ouvre son éditorial par la question « Y-a-t-il quelque chose à célébrer ? » pour y répondre, par l'affirmative, en chute. En parallèle, plusieurs articles de genres différents rappellent la déclaration, signée à Berlin pour le cinquantenaire du traité en 2007 et selon laquelle « Nous, citoyennes et citoyens de l'Union européenne sommes réunis pour notre bonheur »<sup>26</sup>. Ces propos tendent ainsi à devenir, dans cette commémoration de la commémoration, un nouveau mantra pour l'avenir.

Rien de tel du côté du *Monde*, puisque c'est précisément au cours de cette seconde période que l'on voit s'affirmer une tendance narrative allant dans le sens de celle développée dans les premiers temps par la *FAZ*. À partir de 1997, s'installe donc une « routine angulaire » (Ruellan 2006) consistant à remonter le cours de l'histoire dans des articles panoramiques qui aboutissent au constat que l'Europe a toujours failli (ou que l'on a toujours failli à l'Europe). La pleine page de l'édition du 23-24 mars 1997, consacrée à la naissance de la Communauté, dans la rubrique *Horizons*, est ainsi accompagnée d'un chapeau qui annonce l'« histoire d'une géniale fuite en avant »<sup>27</sup>. En 2007, le même auteur, Henri de Bresson, écrit que « ceux qui signèrent le traité de Rome pour les six pays fondateurs n'ignoraient pas que le chemin allait être semé d'embûches » avant d'opérer la mise en garde suivante :

Les Européens n'ont jamais réussi à trancher leur dilemme entre intégration et inter-étatisme. (...) De traité en traité, ce refus de trancher, qui empêche un fonctionnement clairement démocratique de l'Union au moment où elle devient, avec 27 pays membres, plus compliquée que jamais à gérer, conduit à un paradoxe : un réveil des tentations nationales au moment où les nations européennes ne peuvent plus ignorer que, seules, elles ne pèseront d'aucun poids dans le nouveau monde en gestation<sup>28</sup>.

En 2017, les portraits des « fondateurs » politiques rassemblés en galerie pour l'occasion laissent suggérer une couleur hagiographique. Cependant, eux aussi

<sup>23</sup> « *Der Blick zurück weist in die Zukunft* », *FAZ*, 23/03/2007, E.1.

<sup>24</sup> « *Der europäische Weg* », *FAZ*, 23/03/2007, 1.

<sup>25</sup> « *Dieser Traum, der für manche auch ein Albtraum mit dem Namen « Superstaat » war, ist verweht. Doch hat er genügend positive Energien freigesetzt, um das alte Europa im 20. Jahrhundert vor sich selbst zu retten und das neue Europa des 21. Jahrhunderts zu begründen* », « *Der europäische Weg* », *FAZ*, 23/03/2007, 1.

<sup>26</sup> « *Wir Bürgerinnen und Bürger der Europäischen Union sind zu unserem Glück vereint.* »

<sup>27</sup> *Le Monde*, 23-24/03/1997, 12.

<sup>28</sup> *Le Monde*, 24/03/2007, 21.



composent la représentation d'une progression toujours avortée. Ainsi, le portrait de « Delors, architecte inquiet » se conclut en ces termes :

« L'Europe n'a pas seulement besoin de pompiers, mais d'architectes », a-t-il jugé au plus fort de la crise, comme pour critiquer les sommets d'urgence improvisés par les chefs d'État et de gouvernement. Ceux-ci ont du mal à suivre ses conseils. Mais ils ont attribué à Jacques Delors le titre de « citoyen d'honneur » de l'UE, en 2015. Le troisième après Jean Monnet et Helmut Kohl, deux autres architectes d'une Europe inachevée<sup>29</sup>.

Ce dernier adjectif entre alors en résonance dialogique directe avec le titre du portrait placé immédiatement en-dessous « Simone Veil ou le Parlement inachevé » et dont le seul intertitre, aux allures d'exergue, indique « déficit démocratique »<sup>30</sup>.

On peut ainsi observer des courbes d'optimisme qui se croisent et des manières de « conjurer la peur » qui elles aussi se distinguent. En effet, le discours du *Monde* n'est pas exclusivement pessimiste, lui aussi produit son propre processus de remémoration pouvant être interprété comme processus de rappel, à destination du corps politique. Seulement, ce processus ne consiste pas en l'élaboration d'un parcours narratif placé sous le signe du progrès mais en la construction d'un réservoir fixe de souvenirs convergeant autour de la scène de signature de 1957, ainsi construite comme « scène originelle » et vers laquelle le journal regarde avec une nostalgie croissante. Les séquences commémoratives du *Monde* laissent en effet deviner un processus d'« agedorisation »<sup>31</sup> qui conduit à ériger ce moment en mythe<sup>32</sup>.

#### 4. Conclusion

Cet article visait à cerner en quoi le traitement médiatique commémoratif participe de la régulation de la peur et de sa ritualisation en tant, précisément, qu'opérateur d'identité collective européenne et, ce faisant, invitait à penser le rôle central de la presse dans la régulation des émotions collectives. La perspective de temps long adoptée pour traiter cette question a permis de cerner les contours de la peur majeure présente dans cette célébration européenne, à savoir celle de la dissolution et de l'inachèvement du projet institutionnel. Sans être toujours

<sup>29</sup> *Le Monde*, 21/03/2017, 13.

<sup>30</sup> *Ibidem*.

<sup>31</sup> Dans le numéro du *Temps des médias* consacré à la notion d'« âge d'or », Emmanuelle Fantin et Thibault Le Hégarat expliquent que (2016 : 13) « la construction de l'âge d'or passe par l'éviction stricte de toute isotopie négative qui viendrait immédiatement le déposséder de son aura et son rejet sur la période de déclin qui lui succède ». Ils justifient en outre l'intérêt heuristique du néologisme « agedorisation » pour « analyser (...) les modalités et processus de production par les médias qui sont au fondement de cette croyance et qui l'entretiennent. Cela permet de se focaliser non plus sur l'objet du regret mais sur les fonctions de sa déploration, de questionner les logiques d'acteurs et les conditions d'émergence des récits mythifiants ».

<sup>32</sup> Ce processus repose sur plusieurs procédés combinés (représentation iconique stabilisée, constitution d'un « mantra », narration empreinte de lyrisme) dont l'analyse dans le détail pourrait donner lieu à une recherche prolongeant celle-ci.

finement définie, cette peur n'est pas pour autant négligeable puisque c'est précisément dans cette dynamique d'encouragement continu que réside le rôle profondément politique des journaux. L'exploration diachronique et comparative a également permis de dégager combien la perception de cette peur est fonction des représentations du temps mises en œuvre par les journaux. C'est sans doute dans cette dimension temporelle qu'il faut chercher la spécificité du processus d'institutionnalisation de l'Europe en régime médiatique. En effet, à lire ce qu'écrit Marc Abélès au sujet des institutions européennes, « c'en est fini de la tension entre attente et expérience, pour reprendre les concepts de Koselleck. La temporalisation postmoderne réintègre le futur dans le présent. (...) La représentation du temps de l'Europe communautaire est donc totalement différente de celle qui prévaut dans les communautés traditionnelles. Elle est tout entière orientée vers le futur » (Abélès 1997 : 15). Or, on a vu combien le futur jouait toujours avec le passé, dans l'empan d'actualité. Dans cette perspective, on peut envisager les journaux comme garants d'une certaine tradition en ce qui concerne les modalités d'existence communautaire. C'est par l'ouverture du futur sur le passé, par ce maintien dans les mémoires de « l'expérience », que se joue l'intervention du médiatique par rapport au politique. Bernard Lamizet affirme au sujet de la planification en politique qu'elle « inscrit l'imaginaire du futur dans la temporalité » (Lamizet 1998 : 105), la « planification médiatique », elle, inscrit la représentation du passé, elle-même gorgée d'imaginaires, dans l'imaginaire du futur.

Cependant, pour être similaires, les expériences temporelles qui sous-tendent la représentation des peurs européennes données à lire par *Le Monde* et la *FAZ*, n'en sont pas moins désynchronisées, que ce soit en ce qui concerne l'appréhension du futur ou la remémoration du passé. En effet, les comportements narratifs adoptés autour de la remémoration de souvenirs historiques divergent largement et entraînent avec eux des représentations de l'avenir européen elles-mêmes éloignées, si ce n'est opposées. Tout en faisant, chacun, de l'Europe un espace et un horizon communs, les deux journaux ne le vivent donc pas au même tempo et ne sont pas exactement contemporains.

## Bibliographie

- Abélès Marc (1997). « De l'Europe politique en particulier et de l'anthropologie en général ». *Cultures & conflits*, 28, 33-58.
- Charbonneaux Juliette (2015). *La vie quotidienne du franco-allemand ou l'exercice du pouvoir périodique. Comparaison du Monde et de la Frankfurter Allgemeine Zeitung (1949-2013)*, Paris : Éditions Varenne.
- Davallon Jean (2000). « Le patrimoine : 'une filiation inversée' ? ». *Espaces Temps*, 74-75, *Transmettre aujourd'hui. Retour vers le futur*. 6-16.
- Davallon Jean, Dujardin Philippe, Sabatier Gérard (dir.) (1994). *Le Geste commémoratif*. Lyon : CERIEP.
- Devin Guillaume, Smouts Marie-Claude (2011). *Les Organisations Internationales*. Paris : Armand Colin.
- Fantin Emmanuelle, Le Hégarat Thibault (2016). « Présentation ». *Le Temps des médias*, 27, 5-15.
- Febvre Lucien (1987). « La Sensibilité et l'histoire. Comment reconstituer la vie affective d'autrefois ? ». In : Chartier Roger (dir.), *La Sensibilité dans l'histoire*. Paris : Gérard Montfort, 95-111.
- Hassenteufel Patrick (2005). « De la comparaison internationale à la comparaison transnationale. Les déplacements de la construction d'objets comparatifs en matière de politiques publiques ». *Revue française de science politique*, 55/1, 113-132.
- Lamizet Bernard (1998). *La Médiation politique*. Paris : L'Harmattan.
- Lamizet Bernard (2006). *Sémiotique de l'événement*. Paris : Hermès Lavoisier.
- Pastoureau Michel, Schmidt Jean-Claude (1990). *Europe, mémoire et emblèmes*. Paris : Les Éditions de l'Épargne.
- Pomian Krzysztof (1984). *L'Ordre du temps*. Paris : Gallimard.
- Ricoeur Paul (1985). *Temps et récit. Tome 3 : Le Temps raconté*. Paris : Seuil.
- Ruellan Denis (2006). « La routine de l'angle ». *Questions de communication*, 10. Nancy : Presses universitaires de Nancy, 369-390.
- Tétu Jean-François (2000). « Les médias et le temps : figures, techniques, mémoires, énonciation ». *Les Cahiers du journalisme*, 7, 68-87.
- Tétu Jean-François (2004). « L'émotion dans les médias : dispositifs, formes, figures ». *Mots. Les langages du politique*, 75, 9-20.